

suite de François TREVE

arrivent à destination à 3 heures du matin. Ceux de la caserne Valmy « sont mécontents car ils sont logés dans le manège, dans la sciure, alors que les cavaliers sont confortablement installés. Ils doivent être embarqués à 17 heures. Ils ont quartier libre de 10h30 à 14h. Vers midi, sur la place de St-Menehould, « des hommes du 13 R.I. organisent un meeting en faveur de la paix ». Les hommes du 217 les rejoignent pour crier : « A bas la guerre ! Vive la Révolution ! Nous voulons aller à Stockholm ! On en a assez ! Nos femmes et nos enfants sont massacrés par des Noirs ! Chacun son tour à la boucherie ! » Explications de ces slogans.

STOCKHOLM

« Stockholm ». Des partis socialistes européens organisent pendant la guerre de 14-18 des conférences contre la guerre. Celle de Stockholm, la troisième, allait se dérouler du 5 au 12 septembre 1917. Dans son ouvrage, « 1917 en Europe, l'année impossible », Jean-Jacques Becker un des grands historiens spécialistes de 14-18, en parle (p. 134 et sq), en se référant aux travaux d'une autre grande historienne, Madeleine Rébérioux. « La tentative socialiste de trouver le chemin de la paix ne manqua pas de résonance. » « ...Le mot Stockholm avait acquis chez les socialistes français « une portée quasi hypnotique ». Annie Kriegel, une autre historienne, souligne que « le conseil national du parti socialiste du 28 mai 1917 (=notons bien la date), qui discuta de la conférence de Stockholm, fut suivi passionnément par une foule rassemblée en dehors de la salle et qui attendait la paix. » Les Renseignements généraux ont observé, -note de synthèse du 15 juin- que « les faits politiques d'actualité, la révolution russe, la conférence de Stockholm, les grèves féminines et les mutineries de soldats font l'objet de commentaires passionnés. » J-J Becker signale que « la Chambre des députés consacra un comité secret du 1^{er} au 4 juin 1917 à cette conférence et ce fut une des réunions « les plus passionnées de la guerre. » Les membres du parti socialiste étaient divisés pour savoir s'il fallait envoyer des délégués. Finalement, le gouvernement refusa d'accorder les passeports. Les slogans lancés par les mutins montrent que ceux-ci suivaient l'actualité. Celui défendant les « femmes et enfants menacés par des Noirs », fait

référence à une rumeur sans fondement qui a couru en région parisienne à l'occasion de mouvements de grèves où l'on aurait envoyé des troupes de couleur pour les briser.

A St-Menehould, d'après Rolland (p. 280), « les officiers parviennent à calmer et à regrouper leurs hommes », mais à l'appel de 15h, il manque tout de même 15 soldats par compagnie. A 16h15, le régiment arrive à la gare, mais le train a une heure de retard, ce qui permet aux retardataires d'arriver, « mais d'autres soldats rompent les rangs. » Le médecin d'un régiment racontera : « A 18h, la rue est pleine de soldats. Le chant de l'Internationale s'élève, les mitrailleuses

« A bas la guerre ! Vive la Révolution ! Nous voulons aller à Stockholm ! On en a assez ! Nos femmes et nos enfants sont massacrés par des Noirs ! Chacun son tour à la boucherie ! »

claquent, les habitants apeurés se précipitent dans les caves... »

« Lorsque le train arrive en gare, à la vue des wagons à bestiaux, sans paille, les soldats protestent et crient... Ce sont surtout les bêlements qui se font entendre. » L'embarquement débuté à 18h30 s'achève à 20h. Le train s'ébranle. « A peine le train s'est-il mis en route que des fusils-mitrailleurs postés en tête entrent en action et tirent dans toutes les directions : quais, réservoirs, gare, sucrerie... » Ainsi en est-il, « en traversant les gares de Somme-Brionne et de Valmy. » « Arrivés à la gare de Bouy, le calme est revenu. Le débarquement, le trajet à pied, puis l'installation dans le camp-Berthelot (=à Mourmelon) se font sans encombre. »

REFUS DE MONTER EN LIGNE

La journée du 4 « se déroule sans incidents », « mais lorsque, le lendemain, l'ordre de départ arrive pour les tranchées (=sans doute pour le 5), l'effervescence reprend. » Conciliabules dans les baraques. Des mots d'ordre de refus de monter circulent. « Le lendemain matin, note Rolland, (p. 281), dans le plus grand calme, les hommes refusent de se rassembler. » Le colonel diffère le départ et parcourt les cantonnements. Des porte-parole lui donnent les motifs de cette « grève » :

avoir du repos, augmenter le taux des permissions. « Le colonel conseille aux officiers de faire preuve de persuasion. » En vain ! « Seule une minorité accepte de partir. » L'ordre de départ est annulé. Et ainsi, les jours suivants. « Tous les bataillons font bloc. Des réunions sont organisées. Des délégués sont choisis pour discuter avec les chefs. « Ils sont aussi en lien avec les autres unités de la division. » Même si les hommes du 358, comme François Trève, n'ont pas directement participé au mouvement, ils en ont été témoins, et l'ont probablement approuvé. Ainsi, toute la division est bloquée à Mourmelon. « Le commandement ne sait que faire pour sortir de cette situation. » Ni le chef de la compagnie, ni celui de la Division n'est en mesure de régler le problème.

ON NOUS FERA TIRER DANS LE DOS

Alors, le commandant du 17^{ème} Corps d'Armée intervient. « Le général Henrys recommande -Rolland a retrouvé sa directive- la persuasion. » Il relativise l'importance du mouvement et tente de rassurer. « Aucune répression brutale n'a été préparée. » « La Légion étrangère se trouvait dans le camp avant l'arrivée du régiment. » Le taux de permission est passé à 25% dans toutes les unités de la Division. Il en sera ainsi dans le 217 « lorsque les meurtriers auront été reconnus et arrêtés. » Il y a eu en effet un homme tué et un autre gravement blessé, mais accidentellement. Ces arguments ne convainquent pas les mutins qui répliquent inlassablement : « Si nous montons maintenant, on nous fera tirer dans le dos par des unités de 75 (=canons) pour nous punir de ce qui a été fait. »

Le commandement essaie de comprendre les raisons de cette mutinerie. Sans doute en s'appuyant sur les revendications des mutins. Pour lui, la principale préoccupation des hommes est le manque de repos et de permission. D'autres causes sont évoquées : « Les journaux commentant la Révolution russe avec les comités de soldats. Les lettres déprimantes venant de l'arrière, faisant état de troubles dans les villes et de répressions sanglantes. Les racontars sur la dernière offensive exagérant les pertes subies à cause de l'artillerie française. (Pourtant le fiasco en avril du Chemin des Dames est connu). Le régiment qui, à Verdun et ensuite, a perdu mille trois cents hommes, a été reconstitué par des hommes peu aguerris à l'esprit et « à l'esprit militaire médiocre. »

suite de l'article page 3